

**VOLUME !**

## **Volume !**

La revue des musiques populaires

**13 : 2 | 2017**

**Inna Jamaican Stylee**

---

### **Thibault EHRENGARDT, *Reggae et politique dans les années 70***

**Abdoulaye Gaye**

---



#### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/volume/5181>

DOI : 10.4000/volume.5181

ISSN : 1950-568X

#### **Éditeur**

Association Mélanie Seteun

#### **Édition imprimée**

Date de publication : 21 avril 2017

Pagination : 216-218

ISBN : 978-2-913169-42-5

ISSN : 1634-5495

#### **Référence électronique**

Abdoulaye Gaye, « Thibault EHRENGARDT, *Reggae et politique dans les années 70* », *Volume !* [En ligne], 13 : 2 | 2017, mis en ligne le 21 avril 2017, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/volume/5181> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.5181>

---

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

**Thibault Ehrengardt, *Reggae et politique dans les années 70*, Perreux, Dread Éditions, 2016.**

L'ouvrage *Reggae et politique dans les années 70* de Thibault Ehrengardt vient se positionner d'emblée contre une dérive facile et courante, celle de ne voir le reggae qu'à travers le prisme enchanteur du Rasta militant mais apolitique, image d'Épinal battue en brèche par cette étude qui met en avant le fait politique - pour ne pas dire politicien.

La coïncidence entre l'avènement de l'âge d'or du reggae et la capacité du personnel politique jamaïcain à en tirer profit forme la toile de fond de l'ouvrage. L'auteur veut montrer que, dans les années 1970, la violence politique des factions rivales du PNP (People's National Party, socialiste) et du JLP (Jamaica Labour Party, conservateur) a favorisé l'émergence du « meilleur reggae de tous les temps » mais aussi a transformé cette musique populaire en caisse de résonance du discours officiel. Les témoignages de première et de seconde main recueillis auprès des acteurs de cette période mouvementée permettent d'étayer cette hypothèse. Le parti pris de documenter les événements, tout en les inscrivant dans une contemporanéité réflexive, ne facilite pas la mise en lumière de l'historicité propre de la société jamaïcaine. On ne peut penser la rationalité du politique en Jamaïque sans réinsérer le pays dans un processus socio-historique depuis son annexion par les Anglais jusqu'à la période post-coloniale. La manière dont s'y construit la violence dépasse le cadre étroit des joutes électorales.

Après avoir décrit quelques moments constitutifs du terreau socioculturel du reggae, l'ouvrage



rend compte des mouvements (essentiellement d'ordre politique) liés à la stratégie de conquête et de conservation du pouvoir élaborée par le socialiste Michael Manley et son parti, le PNP, entre 1972 et 1980. Les six chapitres s'articulent comme la chronologie d'une descente aux enfers. La promesse de transformation sociale vire au schématisme manichéen, mettant le pays à feu et à sang. Au cœur de cette lutte fratricide, l'auteur réussit à faire entendre la voix du reggae, à travers des titres minutieusement choisis dans le répertoire des différents artistes de l'époque.

Le premier chapitre relate les faits marquants qui ont précédé la décennie de braise. Ces signes annonciateurs d'un bouillonnement révolutionnaire vont de la répression des Rastas à Coral Gardens en 1963, aux émeutes Rodney de 1968, en passant par la visite officielle de l'empereur d'Éthiopie Haïlé Sélassié en 1966. Le

récit contestataire du reggae est en gestation, sur fond de dénonciation des « mauvais garçons » (*rude boys*) et de promotion de la fierté raciale sous la houlette d'un mouvement de type black power. Rastafari, longtemps ostracisé, gagne progressivement en légitimité. L'on peut regretter la considération rapide faisant du PNP un parti résolument engagé dans une dynamique post-raciale. Pourtant, à travers la figure de Mr. Brown, l'auteur démontre que les notions de race et de classe restent solidement entremêlées. L'ordre politique n'échappe pas aux fractures d'une société pluraliste.

La spécificité du projet de transformation sociale de Manley tient à son caractère messianique révélateur d'une société « percluse de biblicismes ». Dans le deuxième chapitre, le récit de l'élaboration de la campagne de 1971 atteste de l'utilisation des prophéties bibliques et de la symbolique rasta comme enjeu de lutte politicienne. Face au conservatisme du régime en place, le message subversif du reggae est au service de l'alternance au pouvoir. « Le pouvoir pour le peuple », tel est le slogan sur lequel s'appuie Max Romeo pour composer la chanson « Let the Power Fall On I » (2000). Les artistes qui, comme lui, affichent ouvertement leur allégeance au PNP sont rares. Interrogés, les autres prennent leurs distances, ou nient l'évidence, même si leurs chansons sont utilisées. Expliquer alors la participation d'une quinzaine d'artistes à la caravane musicale qui sillonne l'île pour une série de concerts électoraux relève de la gageure. Il eût ainsi été intéressant d'interroger le rapport au politique au sein du champ artistique jamaïcain depuis l'indépendance.

Le troisième chapitre expose la dure réalité de la gestion des affaires à laquelle les socialistes

sont confrontés dès leur arrivée au pouvoir. Face à l'impatience des laissés-pour-compte (*sufferers*), la connivence avec les artistes permet de faire œuvre de pédagogie. Il faut bien expliquer les réformes et calmer les ardeurs. Les paroles des chansons citées font ressortir les attermoissements constants du nouveau régime. Elles témoignent aussi de la généralisation de la mouvance *Natty Dread* lancée par Big Youth, un des *deejays* les plus populaires de l'époque – ainsi qu'un certain Bob Marley. Là également il faut lire entre les lignes pour comprendre l'enjeu politique de ce thème essentialiste lié à la spiritualité rasta. L'auteur reconnaît la permanence de non-dits qui obscurcissent la lecture des œuvres : « Le reggae, sous le joug des politiciens et de leurs chiens fous, devient une musique à clé. »

Le quatrième chapitre propose de revisiter les heures sombres où les prophéties apocalyptiques de Marcus Garvey semblent se concrétiser. Il est question du nationalisme noir qui sous-tend les « préoccupations locales » des artistes, ainsi que de la spirale de la violence qui a failli emporter Bob Marley, cible d'une tentative d'assassinat à la veille des élections de 1976. L'auteur met en perspective la radicalisation des trajectoires idéologiques et fournit des éléments factuels permettant de décrypter les discours. Il ne se prive pas de dénoncer l'appropriation dépolitisante du reggae par une nuée d'opportunistes, ceux qui en édulcorent le côté militant.

Le cinquième chapitre réserve un traitement particulier à la démarche pacifique faite en 1978 sur l'initiative de deux chefs de bande rivaux Claudie Massop (JLP) et Bucky Marshall (PNP). Ces derniers veulent pacifier la partie ouest

de Kingston après la violence consécutive aux élections de 1976. Exilé à Londres, Bob Marley accepte, en connaissance de cause, de participer au Concert pour la paix (*One Love Peace Concert*) organisé par le comité mis sur pied à cet effet. Tout en pleurant misère dans leurs compositions, les artistes emboîtent le pas aux politiques et à leurs chefs de guerre. Ici, le lecteur est invité à comprendre la fonction du reggae dans une Jamaïque en proie à ses propres démons. La musique est à même « de rassembler les Jamaïcains par-delà leurs divergences ». L'accent porté sur l'autonomie relative des vedettes du reggae permet de saisir la complexité de la violence symbolique qui s'exerce sur tout le corps social. La culture politique n'épargne personne. Max Romeo l'a appris à ses dépens. Il s'exile à son tour.

Le sixième et dernier chapitre revient sur les dernières heures du régime socialiste avant sa défaite aux élections de 1980. L'auteur souligne la reproduction des rapports de classe à travers

une réflexion autour de la réalisation du film *Rockers* (1978). À ce propos, l'entretien avec Horsemouth, l'acteur principal du film, est édifiant. L'interdépendance entre le champ artistique et le champ politique est cimentée par une industrie musicale « aux pieds d'argile » contrôlée par une poignée d'entrepreneurs issus de la classe moyenne.

Cet ouvrage entendait analyser la relation symbiotique entre reggae et politique à la Jamaïque dans les années 1970. Mission accomplie. La conclusion fait référence à l'héritage de la société de plantation. Dommage que ces lignes soient les dernières de cette étude alors que c'est par elles qu'il aurait fallu commencer. Car la contextualisation des pratiques politiques ne saurait faire l'économie de l'histoire, d'autant plus que celle-ci éclaire le présent. Qu'en est-il de la mémoire ? N'est-ce pas là le territoire sur lequel le reggae exerce sa souveraineté ?

Abdoulaye GAYE

---

**Sarah Daynes, *Time and Memory in Reggae Music: The Politics of Hope*, Manchester, Manchester University Press, 2016.**

In *Time and Memory in Reggae Music: The Politics of Hope*, sociologist Sarah Daynes offers thoughtful reflections on the dynamic relationship between time and memory as articulated in reggae music and Rastafari ideology. She uses music as a case study in collective memory, demonstrating how reggae artists draw on biblical and more recent events (e.g. the Trans-Atlantic slave trade) to construct and transmit

memories that impact and are impacted by present and future events. This book also highlights the agency of reggae artists who choose how to narrate their own stories of glory, "sufferation," and healing while chanting justice, redemption, and hope into being through their songs. Combining statistical analysis of reggae charts, social analysis of reggae lyrics, and critical theory, Daynes's work is highly relevant to